

<p style="text-align: center;">CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES Saison 2015-2016 – Face aux choix</p>

NEBRASKA

d'Alexander Payne – Etats-Unis, 2013

Générique

Scénario : Bob Nelson. Montage : John Jackson. Musique : Mark Orton. Photographie : Ph. Papamichael. Décors : Sandy Veneziano. Costumes : Wendy Chuck. Interprètes : Bruce Dern (Woody Grant), Will Forte (David Grant), June Squibb (Kate Grant), Stacy Keach (Ed Pagram) Bob Odenkirk (Ross Grant) Rance Howard (Uncle Ray). Durée : 1 h.54'

Réalisateur

D'origine grecque, comme son vrai nom – Alexandros Papadopoulos - l'indique, Constantine Alexander Payne est né le 10 février 1961 à Omaha, dans le Nebraska. Il est diplômé d'histoire et de littérature espagnole de l'université Stanford. Il est également titulaire d'une maîtrise de cinéma. Son premier long métrage, *Citizen Ruth*, réalisé en 1996, est une comédie satirique qui vaut à son actrice principale, Laura Dern, un prix d'interprétation. Suivront *L'Arriviste* (1999) mais surtout *About Schmidt* (2002), *Sideways* (2004), *The Descendants* (2011) et enfin *Nebraska* (2013). Il est également scénariste (*Jurassic Park 3*), parfois de ses propres films. Il récolte plusieurs Oscars, tant comme scénariste que comme réalisateur.

Scénario

Woody Grant est un vieil homme qui désire encaisser le million de dollars promis par un dépliant publicitaire - une arnaque bien sûr. Prisonnier de son obsession, il est rejoint dans cette folle entreprise (1'500 kilomètres dans l'Amérique profonde) par son fils, qui vit une période difficile de son existence. Occasion pour le père et le fils de se (re-)découvrir au fil de ce road movie, qui offre aussi une peinture saisissante et un peu désespérante (mais non dépourvue de tendresse) d'une population fruste et fataliste.

Propos du réalisateur

Ces dernières années, j'ai passé du temps avec mes parents qui étaient âgés et ils m'ont beaucoup inspiré. Comme dans la scène où le mari décrit sa femme, j'ai pensé à ma mère, une femme forte, toujours très critique, et à mon père qui ne se souciait que de son petit monde à lui. J'ai reproduit des expressions propres à ma mère dans le dialogue. Ce que j'ai ressenti fortement, c'est surtout ce désir du fils qui veut s'occuper de ses parents. Je suis petit-fils d'immigrants grecs et j'ai grandi dans une grande ville. Je n'ai rien à voir avec ces fermiers d'origine allemande, suédoise ou tchèque. Pour moi, faire ce film me permettait d'aller à la rencontre de ces gens que je ne connaissais pas. J'ai trouvé là-bas une véritable fraîcheur dans leur spontanéité, leur honnêteté, leur intégrité, le contraire de ce qu'on vit en Californie ou à New York. (...) Pour moi *Nebraska* est un film qui relève de l'esprit de la Grande Dépression, d'où la nécessité de le tourner en noir et blanc. J'ai toujours voulu le faire ainsi. J'ai dû me battre, j'ai même menacé de tout abandonner s'ils insistaient pour la couleur. Mais j'ai trouvé

un compromis, le même que celui accepté par les frères Coen pour *The Barber* : ne pas m'opposer aux chaînes de tv qui voudraient le diffuser en couleur.

Commentaires

Nebraska est un exemple de sobriété. On dirait du cinéma brut, comme si la caméra attrapait par hasard la vie et les personnes qu'elle rencontre, sans le moindre effet de style. Le noir et blanc, déjà, sert des portraits excellents, tant physiques – le vieillissement est remarquable – que psychologiques. Les populations rencontrées – beaucoup d'acteurs sont non-professionnels, car il s'agit ici de réalité et non de star-system – traînent un blues indéfinissable. (...) Drôle sans doute, cocasse sûrement, tragique souvent, *Nebraska* ne craint pas de montrer les pages sombres de l'existence. Belle œuvre, absolument, tellement sentie et si empathique. Payne invite à partager la même tendresse, la même indulgence que celle de David, le même regard bienveillant sur les marques de l'âge.

Geneviève Praplan, in *Ciné-Feuilles* No 699

Ce road movie courait le risque de paraître fade – et pourtant il est parvenu à faire entendre sa jolie petite musique. (...) *Nebraska* est un film qui a du cœur, qui émeut et fait sourire, tout en délicatesse. Il raconte bellement un père et un fils qui s'ouvrent l'un à l'autre, et c'est bon.

Daniel Grivel, in *Ciné-Feuilles*, Nos 681/2

L'essence de *Nebraska* est annoncée dès son premier plan : dans une zone américaine périurbaine, un homme marche, de dos, sur le bord d'une route ; à l'arrière-plan, on distingue des bâtiments ornés de publicités et de néons, un échangeur routier ; quelques 4 x 4 parcourent nonchalamment la chaussée ; un véhicule de police s'arrête sur le bas-côté et interpelle le vieil homme. Tout cela aurait des airs de déjà vu si ce n'est que la scène est filmée en noir et blanc. (...) On les avait si souvent fréquentés en couleurs criardes, ces bars paumés signalés par un néon fuchsia, ces salles immenses où des têtes de cerf lorgnent sur des nappes à carreaux, leurs habitués rivés au comptoir prompts à descendre leur cinquième Bud. On les avait parcourues tant de fois en couleur, ces routes aux panneaux verts qui annoncent la prochaine sortie, ces chemins de traverse caillouteux qui mènent à des granges où tout, et rien, est remisé. En tournant en noir et blanc, Alexander Payne nous fait redécouvrir ces lieux de passage obligés du genre codifié qu'il aborde pour la quatrième fois, en recentrant l'attention sur ce qui, au fond, l'importe le plus : l'humain. C'est que, à l'instar des frères Coen, de Robert Altman ou de Jim Jarmusch, Payne est à la fois un pourfendeur de la société de surconsommation et de la bêtise, et un admirateur sans bornes de la culture rurale et authentique de son pays : humaniste et critique, impitoyable autant qu'attendri. (...) Comme dans *L'Arriviste* et *The Descendants*, Payne dénonce ainsi l'indécence d'une société qui mesure la réussite de ses membres à la taille de leur portefeuille, tout en exaltant l'innocence du personnage qui croit fondamentalement en son action, fût-il en réalité dans l'erreur.

Gregory Valens, in *Positif* No 638

Dossier établi par Pierre Genton